Marges

Revue d'art contemporain

30 | 2020

Former les artistes

Futur, ancien, fugitif. Une scène française

Paris, Palais de Tokyo, 16 octobre 2019 – 5 janvier 2020

Jérôme Glicenstein

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/marges/2066>

DOI : 10.4000/marges.2066

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 21 mai 2020

Pagination : 156-157

ISBN : 978-2-37924-073-7

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « Futur, ancien, fugitif. Une scène française », *Marges* [En ligne], 30 | 2020, mis en ligne le 21 mai 2020, consulté le 05 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/marges/2066> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.2066>

Ce document a été généré automatiquement le 5 janvier 2023.

Tous droits réservés

Futur, ancien, fugitif. Une scène française

Paris, Palais de Tokyo, 16 octobre 2019 – 5 janvier 2020

Jérôme Glicenstein

RÉFÉRENCE

Futur, ancien, fugitif. Une scène française, Paris, Palais de Tokyo, 16 octobre 2019 – 5 janvier 2020

- 1 Il existe une tradition française qui consiste à présenter régulièrement la scène émergente du pays dans de grandes expositions panoramiques, à l'instar de ce qui se fait aux États-Unis avec la Biennale du Whitney et de ce qui s'est longtemps fait à la Biennale de Paris – justement surnommée « biennale des jeunes » (1959-85). Dans les années 1980-1990, la biennale Aperto à Venise ou les Ateliers de l'ARC, au MAMVP, avaient à peu près la même fonction. Pourtant, ces dernières années, ce genre d'opération à grande échelle a fini par disparaître en France. Il y a certes, ici ou là, quelques événements spectaculaires, comme « Dynasty », organisé en 2010 au MAMVP et au Palais de Tokyo, mais on sent bien que l'époque a changé et que les jeunes artistes ne suscitent pas beaucoup de curiosité, n'attirent sans doute pas les foules et sont de ce fait plus rarement exposés par les principales institutions de notre pays.
- 2 Cette difficulté, qui témoigne peut-être d'un malaise plus profond, transparait dans certaines formulations du dépliant de présentation de « Futur, ancien, fugitif », la plus récente opération de promotion de la jeune scène française au Palais de Tokyo : « Cette exposition s'ouvre au moment où se clôt une décennie bouleversante : entre les tentatives de se figurer l'avenir et le besoin de convoquer le passé, elle ébauche ainsi un répertoire de stratégies pour détourner le présent. ». S'agit-il de nous dire que les artistes d'aujourd'hui témoignent d'une forme de refus du monde qui les entoure ; qu'ils ont du mal à se situer ou à prendre position ? Les catégories proposées par les organisateurs, afin de répartir les artistes sont en tout cas assez parlantes : « les

caustiques », « les doubles », « les esquiveur.se.s », « les iconoclastes »... Bien entendu, ces catégories sont fortement arbitraires et il n'est pas simple de réunir aussi simplement des pratiques aussi hétérogènes ; elles ont néanmoins le mérite de livrer assez explicitement un point de vue des organisateurs sur le sujet.

- 3 Que dire des œuvres ainsi désignées ? D'abord qu'il convient de relativiser l'idée de scène émergente, sachant que la moyenne d'âge se situe plutôt vers trente-cinq ans et que certains artistes sont beaucoup plus âgés – jusqu'à Jean Claus qui est né en 1939. À l'inverse, ce qui frappe c'est plutôt l'absence d'artistes de moins de trente ans ; un peu comme si l'exposition se voulait plus une sorte de bilan de la décennie écoulée qu'une véritable prospection. Certains artistes bénéficient de fait d'une certaine visibilité depuis longtemps : Alain Séchas, Pierre Joseph, Marc-Camille Chaimowicz, Jean-Luc Blanc, Vidya Gastaldon (ces deux derniers avaient même participé à « L'Hiver de l'amour », une exposition de jeunes artistes à l'ARC, en 1994). De ce point de vue, l'exposition « Futur, ancien, fugitif » témoigne peut-être d'une volonté de mettre en ordre la scène actuelle de l'art français en la fédérant autour de quelques « chefs d'écoles », l'ensemble étant pour le reste assez disparate.
- 4 Que dire, par exemple, des innombrables peintres qui sont présentés, dont certains sont tout de même assez peu inventifs : outre Jean-Luc Blanc, déjà cité, Jean-Alain Corre, Antoine Château, Nina Childress, Renaud Jerez ? S'agit-il de remarquer que ce médium attire toujours les vocations ou bien de suggérer discrètement la présence proche du marché ? Que dire des installations un peu formalistes qui occupent avec autant de « pertinence » et de « spécificité » certains espaces ? S'agit-il de la persistance d'un modèle dominant dans les écoles d'art ? Que dire du travail de Linda Sanchez, lauréate du Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo 2018 et qui présente au sol un ensemble de traces et d'objets en béton qui ne dépareraient pas de nombre centres d'art de province des années 1990 ? Ou du travail de Jean-Charles de Quillacq, dont on nous dit que « les bacs de liquide bleu évoquent une certaine vision stéréotypée de la masculinité » ? Deux présentations contredisent heureusement cette impression tenace de déjà vu, en jouant sur les odeurs : *Impressions après Degas* (2019) d'Antoine Renard, réinterprétations olfactives de la *Petite danseuse de quatorze ans* d'Edgard Degas et *Demain les chiens* (2019) de Martin Belou, grande tente en toile où des fleurs d'agave séchées produisent une odeur plus puissante que nombre d'œuvres que l'on vient de voir.
- 5 Quelques propositions apparaissent enfin, qui déjouent un peu les attentes de ce genre de rassemblement. C'est le cas des flacons de parfum réunis par Fabienne Audéoud, dont les noms disent quelque chose de notre époque : « Wealth », « Speculate », « Glory », « Chairman »... (*Parfums de pauvres*, 2019). Dans un esprit différent, les films de Grégoire

Beil (*Roman national*, 2018), apportent

aussi un vent de fraîcheur avec des séquences, dont il est difficile de dire si elles portent un propos sur le monde ou sont une simple concession à l'esprit du temps. Des « anonymes » s'y expriment assez spontanément, faisant appel à la nouvelle culture de l'image favorisée par les smartphones, les selfies et la messagerie instantanée sur les réseaux sociaux. Au début de l'exposition, le film en image de synthèse de Bertrand Dezoteux (*L'Histoire de France en 3D*, 2012), porte pour sa part un regard ironique sur les stéréotypes de la France de la fin du

20^e siècle et peut-être peut-on y voir aussi un commentaire sur l'exposition elle-même. Un TGV y arpente bravement la campagne et traverse tous les clichés les plus communs : le corbeau et le renard, les anciens francs, les ronds-points, les croissants... le tout avec en bande son des propos de politiciens des années 1980. Le ressassement a aussi ses richesses.